

Comment être ferment de société après Vatican II ?

Intervention de
JACQUES RACINE
PANEL du PARVIS, 1er décembre 2010

Le premier décembre dernier, à l'occasion d'une seconde rencontre, les responsables du Parvis m'ont posé les deux questions suivantes :

- 1) Comment, dans le concret des choses, être vraiment ferment de société dans une Église de normes et de lois...à quelles [conditions](#), pouvons- nous y parvenir ?
- 2) Comment être fidèle à Vatican II, comment le vivre en 2010 malgré les reculs, les tendances conservatrices, les interdits, les baillons ?

Voici les quelques réflexions que je vous propose pour favoriser votre prise de parole.

Être ferment de société

Les transformations importantes qu'ont connues les sociétés depuis Vatican II et que les pères conciliaires pouvaient à peine soupçonner, posent à l'Église et au christianisme des défis qui mettent en cause certaines façons de considérer son rôle dans la société.

Pendant une période de son histoire, l'Église a cru pouvoir contrôler les pouvoirs et se situer au-dessus d'eux afin de réguler la vie en société et de discipliner les êtres humains. Pour ce faire, elle a parfois utilisé, comme argument, la peur de l'enfer et de la possession satanique. Elle se considérait comme héritière de l'Empire romain d'Occident alors déchu. Par la [suite](#), en lien avec des États, elle a cherché à faire œuvre de civilisation, en accompagnant les colonisateurs dans les contrées moins connues, prenant charge, entre autres, de l'éducation et des soins de santé. On connaît les déviations que cette expérience a connues au cours des siècles, tant en Afrique qu'en Amérique latine.

Au Québec, de la dernière moitié du XIXe siècle jusqu'à la seconde guerre mondiale, l'Église a cherché à contrôler la représentation du monde, de l'être humain et son devenir en prenant charge de différentes institutions, de mouvements et de moyens de communication. Cette façon de faire a pu porter des fruits, mais elle a aussi provoqué des oppositions et des critiques qui nous rejoignent encore aujourd'hui.

On est tous conscients que ces diverses formes de présence et d'influence de l'Église sur les sociétés ne sont plus possibles. Les mass-médias ou le tout-au-marché et à la consommation ont désormais un rôle prédominant dans les façons de voir des gens et il est bien difficile à l'Église d'y exercer son influence. Le pluralisme ambiant nous rejoint tous dans notre vie quotidienne, dans nos institutions et dans nos engagements et nous

met sans cesse en recherche de ce qui peut nous être commun au-delà de nos diversités. La reconnaissance des autres religions et des autres civilisations est indispensable à la paix et à la promotion de la dignité de tout être humain; mais, elle soulève, à sa face même, la question de notre compréhension de ce que signifie «être ferment dans les sociétés» comme Église et pose la problématique de la signification de la présentation du Christ comme unique Sauveur. À vrai dire, la question du «comment être ferme» est difficile et peut conduire à de longues discussions théoriques.

Il me semble cependant que l'on trouve, dans le premier paragraphe de *Gaudium et spes*, les indications de ce que peut signifier «être ferment» dans la société d'aujourd'hui, ainsi que les conditions pour y parvenir :

«Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur. Leur communauté, en effet, s'édifie avec des hommes [et des femmes], rassemblés dans le Christ, conduits par l'Esprit saint dans leur marche vers le Royaume du Père, et porteurs d'un message de salut qu'il leur faut proposer à tous. La communauté des chrétiens se reconnaît donc réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire. »

Posons-nous trois questions sur ce texte :

1) Qui est l'Église évoquée dans ce texte ? Deux termes sont utilisés pour la désigner : « Les disciples du Christ » : ceux qui se mettent à la suite du Christ, à l'écoute des Béatitudes (Luc 6,20-23), et qui sont attentifs à reconnaître le Christ, dans le pauvre, le malade, l'assoiffé, l'étranger, le prisonnier (Mathieu, 25, 35-46).

« La communauté des chrétiens » : ceux qui sont rassemblés dans le Christ; ceux qui sont conduits par l'Esprit qui les précède, qui agit en dehors d'eux et en dehors de l'Église institution : ceux qui marchent vers le Royaume de justice et de solidarité, de liberté et de vérité, sachant que le progrès terrestre a beaucoup d'importance pour le Royaume de Dieu dans la mesure où il peut contribuer à une meilleure organisation de la société humaine, au bien commun. (G.S.no.39.2)

2) Avec qui l'Église doit-elle être solidaire ?

« Il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans le cœur des disciples du Christ... [Ils] se reconnaissent réellement et intimement solidaires du genre humain » : tout ce qui est humain doit être reconnu : c'est large. On ne fait pas de distinctions; on ne sépare pas les chrétiens des autres. On appelle à un discernement en faveur de l'être humain quel qu'il soit, au respect de sa conscience, de sa liberté et de sa responsabilité. On reconnaît tout ce qui concourt à humaniser l'ordre des choses, à favoriser des relations entre les personnes, les groupes et les peuples. On dénonce tout ce qui réduit l'être humain à une marchandise, à un outil, à une ressource.

3) Qui sont les premiers dans cette Église, les privilégiés ?

«Les pauvres surtout et [...] tous ceux qui souffrent.». Ce sont eux qui doivent être la préoccupation première des disciples de Jésus. Ce n'est ni un choix de gauche, ni un choix de droite, mais un appel de l'Évangile.

On pourrait résumer ces propos en affirmant : l'Église sera un ferment dans la société dans la mesure où ses disciples, rois, prêtres et prophètes par leur baptême, favoriseront l'humanisation de la société à la lumière de l'Évangile et dans l'écoute de l'Esprit; dans la mesure où ils seront attentifs à tous les hommes et à toutes les femmes dans une perspective de développement intégral et solidaire.

Dans la plupart des cas, pour ce faire, les disciples s'associeront à des personnes de bonne volonté et de traditions religieuses, spirituelles ou philosophiques différentes, pour construire ce qui, à leurs yeux, est déjà une ébauche du Royaume, discernant ce qui est nécessaire à la transformation du monde et passant à l'action en se préoccupant des personnes exclues ou laissées pour compte de quelque façon que ce soit.

Il me semble que depuis Vatican II, dans l'Église de Québec, de nombreux disciples du Christ se sont mis à l'œuvre en ce sens :

— soit pour accueillir, accompagner les personnes en difficulté et leur offrir des services. Notons les initiatives collectives suivantes à titre d'exemples : l'Auberivière, la Maison Dauphine, l'Arc en ciel, l'Arche l'étoile, la Maison Revivre, Moisson-Québec, la Maison Sarrazin, la Maison revivre, tout ce qui est offert dans des communautés locales sous différentes appellations; soit pour travailler à la transformation des structures et des mentalités grâce à des mouvements ou des institutions tels : la Marche des Femmes, les Mouvements pour la lutte contre la pauvreté, les coalitions interreligieuses, Développement et paix, la Revue *Relations*, les mouvements d'Action catholique, le CAPMO, les missionnaires laïcs soutenus par des communautés religieuses.

De façon plus personnelle, des hommes et des femmes, au nom de leur foi, sont aussi engagés dans différentes tâches où ils exercent des responsabilités importantes au niveau politique, social, économique, culturel. Il leur manque sans doute des lieux où se retrouver et se renouveler, mais aussi où analyser des situations et exercer des discernements communautaires. Il faut les aider à se retrouver en réseaux sans vouloir les inféoder, les contrôler ou en faire des groupes de pression pour défendre l'Église.

C'est un inventaire exhaustif de toutes ces initiatives qu'il faudra présenter à un nouvel évêque. Elles expriment la vitalité de la foi, de l'espérance et de la charité de l'Église de Québec. Ce sont ces gestes, ces œuvres, ces témoins qui, aujourd'hui, proposent « le message du Salut à tous » et qui sont « ferment de société ».

Être fidèle à Vatican II

La seconde question posée m'invite à traiter de la fidélité à Vatican II et de la façon de vivre ce Concile aujourd'hui, malgré les reculs, les tendances conservatrices, les interdits.

Dans une intervention à la Conférence des évêques catholiques du Canada, en 1985, lors de la préparation du Synode extraordinaire marquant le vingtième anniversaire de Vatican II, Julien Harvey, conférencier invité, affirmait déjà : « Nous ne pouvons rien immobiliser, ni le monde, ni l'Église, ni l'interprétation du Concile. » On le sait, même l'interprétation de l'Écriture est vivante, car elle est le lieu de la rencontre du Verbe, de la Parole aujourd'hui. On ne peut considérer le Concile comme fixant de façon définitive les termes de la foi chrétienne sans prendre en considération l'évolution du contexte et la relecture nécessaire de l'Évangile et des textes romains. Mais, on peut garder l'esprit, l'approche, les ouvertures encore pertinentes de Vatican II. Mgr Alexander Carter, lors de cette même rencontre préparatoire des évêques canadiens, prit la parole et nous entretint de sa participation au Concile. Il évoqua l'esprit fraternel et ouvert, le climat de liberté qui marquait les débats, l'expression de la collégialité à tous les niveaux, entre les évêques, avec les frères invités des autres Églises et avec les théologiens. Il indiqua comme nouvelle approche du Concile : « l'acceptation profondément nouvelle de la liberté de conscience » qui appelle non seulement à la formation de la conscience des personnes, mais qui interpelle aussi la façon dont le Magistère, dans son expression, doit être attentif à cette nouvelle donne.

De même, la reconnaissance du sacerdoce commun des baptisés et de l'Église comme Peuple de Dieu interpelle les évêques et les prêtres dans leur manière d'exercer le gouvernement. Ces derniers doivent considérer, dans leur discours et dans les faits, que les laïcs, femmes et hommes, peuvent et doivent participer aux fonctions d'enseignement et de gouvernement en Église. D'ailleurs, ici à Québec, si les laïcs ne participaient pas à l'éducation de la foi, dans les paroisses et dans les divers lieux de formation, où en serions-nous ? Si les laïcs ne collaboraient pas à la gouvernance et à la pastorale des communautés, quelle serait la situation ? Si les femmes étaient exclues du service de l'autel et de la Parole, que se passerait-il en plusieurs endroits ? On tarde à accepter cette réalité ; à reconnaître les droits et les responsabilités de tous les baptisés. Heureusement, cette situation n'empêche pas plusieurs d'entre eux d'agir et de prendre leur place, d'exercer leur liberté et de manifester une conscience éclairée. Il faut du même coup soutenir les évêques et les prêtres qui prennent au sérieux les mises en questions de leur pouvoir et de leur rôle soulevées par une juste compréhension de la synodalité de l'Église et de la coresponsabilité de la mission.

Voilà la façon d'être fidèle à Vatican II. À la sous-question concernant la façon de vivre Vatican II, je répondrai :

C'est vivre, dans la communauté ecclésiale...

— en personne libre, consciente et responsable;

— en disciple du Christ, éclairée par sa Parole, toujours en marche malgré les difficultés et les erreurs;

— en frère universel, préoccupé par les personnes délaissées;

— en citoyen solidaire de son pays, de sa culture, de son milieu;

— en chrétien, participant à la construction de l'unité d'une Église qui sait reconnaître la diversité en son sein;

— en catholique, soucieux que son Église, peuple de Dieu, soit pour le monde d'aujourd'hui le sacrement, le signe du salut; et cela, à travers même son gouvernement.

Cette façon de vivre Vatican II devrait être la mienne, celle de tout chrétien et celle de mon évêque, baptisé comme nous, disciple comme nous et pasteur du peuple de Dieu.

Je reconnais que cette façon de vivre peut se buter à des obstacles tels : le retour d'un cléricalisme marqué par le contrôle et l'infantilisation des baptisés; le romanisme triomphant; la désespérance face aux jeunes; l'absence de discernement des signes des temps.

L'important est de ne pas oublier que c'est le Christ qui est sauveur; que l'Esprit nous devance; que l'Église n'est pas le Royaume, mais qu'elle est là pour nous accompagner dans notre marche vers le Royaume du Père; et que nous ne sommes pas seuls comme le témoigne votre présence ce soir.

Jacques Racine